

LES RAPPORTS GERMANO-RUSSES SONT DE PLUS EN PLUS TENDUS

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.642. — 10 centimes. — Etranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. — NAPOLEON.

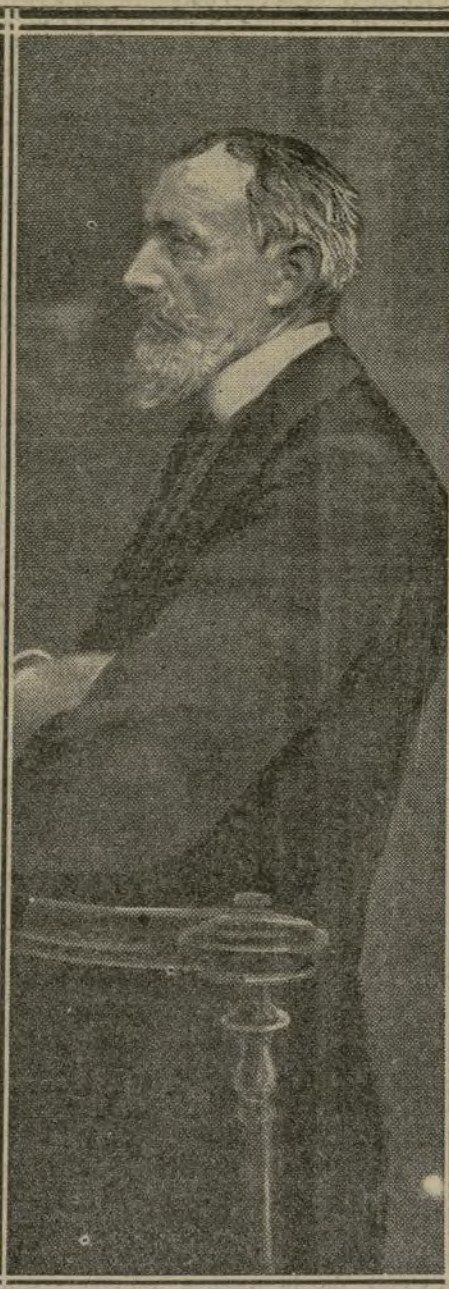
Vendredi
8
FÉVRIER
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Engbien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^d des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LA QUATRIÈME AUDIENCE BOLO : EN PLEIN DRAME



M. RENÉ FOUGÈRE
consul de France à Bologne



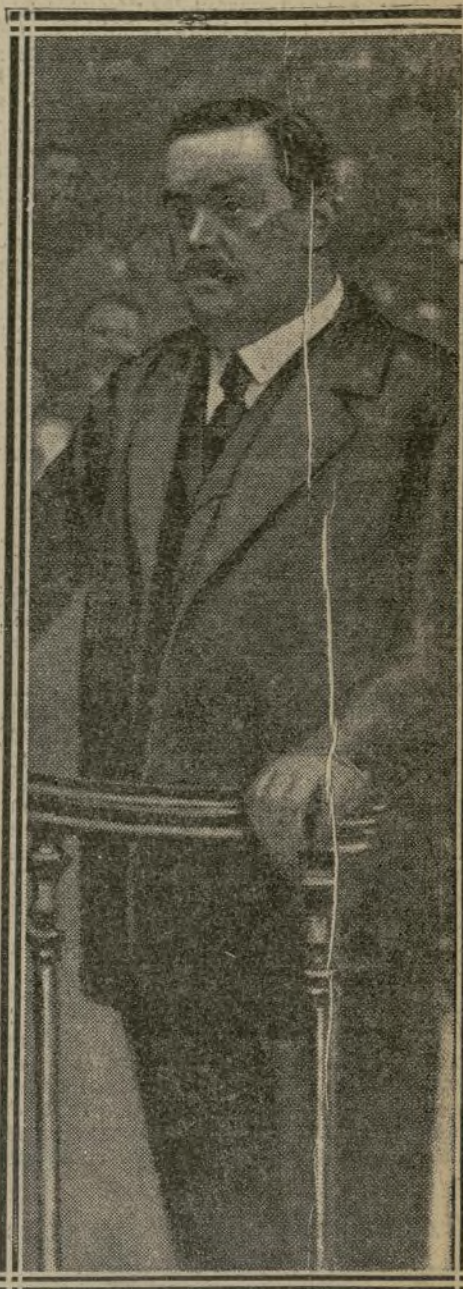
M. BAUER
directeur de la Banque Périer



M. SOTTOLANA
baryton, professeur de chant



M. PANON
artiste peintre



M. CHARLES HUMBERT
sénateur, ex-directeur du "Journal"

A la quatrième audience de l'affaire Bolo, on vit surgir, se jouer devant la table des membres du conseil quelques scènes des plus grands drames humains. Après le récit amusant, pittoresque, du baryton mondain Sottolana; après les grosses charges de

café-concert du chauffeur Julien Alexandre, l'apparition de M. et M^{me} Panon rappela les plus dramatiques chapitres de Balzac. Et M. Humbert, pour terminer, se défendit avec une véhémence et une tonitruance qui évoquèrent le ton des réunions publiques.

LE DRAPEAU DE TOULON REMIS AUX CANONNIERS MARINS



LE DISCOURS DU MAIRE DE TOULON



LE DISCOURS DE M. FOUGÈRE



LE GENERAL BUAT HARANGUE SES SOLDATS

LE DRAPEAU REMIS A L'AMIRAL JEHENNE

L'EMBLÈME AUX MAINS DU PORTE-DRAPEAU

Hier, à 3 heures, dans la cour de la caserne de la Pépinière, le président de la République a remis à l'amiral Jehenne, commandant des canonnières marines, le drapeau souscrit par la ville de Toulon et apporté à Paris par le maire de cette ville, M. Michonet.

A cette cérémonie assistaient des délégations d'officiers et de canonnières du front, ainsi que le chef de la réserve générale d'artillerie lourde à grande puissance, le général Buat. Les fusiliers marins avaient déjà leur drapeau : les canonnières marines ont le leur.

LES RAPPORTS GERMANO-RUSSES SONT TENDUS

Les communications entre Brest-Litovsk et Petrograd ont été coupées.

Le moment approche — s'il n'est déjà venu — où les maximalistes seront mis au pied du mur, comme la révolution en a été prise dans les conciliabules de Berlin. Forcé de leur arrangement avec l'Ukraine, les Allemands sommeront les délégués russes d'accepter toutes leurs conditions. Ces conditions étant inacceptables, on va donc tout droit à la rupture des pourparlers. L'Allemagne est certainement décidée à en finir avec les maximalistes, avec leurs idées et avec leur système de gouvernement. C'est de quoi on se rend parfaitement compte à Petrograd. A l'Institut Smolny, siège du pouvoir bolchevique, on constate que la délégation russe est isolée à Brest-Litovsk, toutes les relations télégraphiques avec le dehors lui ayant été coupées. Les procédés dont se sert l'Allemagne indiquent suffisamment ses intentions. Elle brutalise à dessein les commissaires du peuple.

La rupture est donc extrêmement probable. Peut-être est-elle même déjà un fait accompli, mais il semble que les Allemands veuillent se réserver le privilège de l'annoncer pour en avoir tout le bénéfice et se donner le beau rôle.

Les maximalistes, de leur côté, font prévoir l'événement, et la *Novaya Jizn*, le journal de Gorki, annonce que la délégation russe demandera une nouvelle suspension des pourparlers, ce qui est une préparation. D'ailleurs, les choses se gâtent à ce point que le gouvernement maximaliste, par manière de représailles, empêche la commission austro-allemande du comte Mirbach, qui siège à Petrograd, de communiquer avec les Empires du Centre.

Le comte Andrassy, dans un discours prononcé mardi à la Chambre hongroise, avait déjà fait entrevoir la rupture. Les journaux de Berlin abondent dans le même sens mais en montrant que la paix avec l'Ukraine, ce grenier de la Russie, est bien plus utile et bien plus fructueuse qu'un accord avec les anarchistes de Petrograd.

Telle est la combinaison à laquelle s'est arrêtée l'Allemagne. Il reste à savoir les répercussions intérieures et extérieures qu'aura dans les Empires centraux cette rupture avec les maximalistes. Il reste à savoir aussi les conséquences qu'elle entraînera pour les maximalistes eux-mêmes. C'est un acte nouveau qui commence. — J. B.

Le maximaliste Radek se prononce contre la paix allemande

PETROGRAD, 7 février. — L'*Isvestia* publie un long message du délégué maximaliste Radek qui traite des pourparlers de Brest-Litovsk.

Dans ce document M. Radek s'exprime ainsi : « Consentir à une paix qui soumettrait la Pologne, la Lithuanie et la Courlande à la volonté de l'impérialisme allemand serait non seulement une marque de trahison envers nos camarades de classe, mais renforcerait la position de plus en plus affaiblie de l'impérialisme allemand dans son propre pays. »

« Ce serait également rallier les masses populaires de l'Entente autour de leurs gouvernements respectifs. »

« Nous sommes disposés à conclure une paix séparée si nous ne pouvons pas en faire une autre, mais seulement une paix sans annexions ni indemnités sur les bases du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes. »

« Telle est la paix que nous voulons conclure ou nous n'en concluons pas du tout. »

Les délégués russes auraient quitté Brest-Litovsk

PETROGRAD, 7 février. — L'Institut Smolny est sans nouvelles de Brest-Litovsk depuis trente-six heures, les Allemands ayant coupé les fils télégraphiques pour arrêter la diffusion des nouvelles relatives aux grèves de l'empire.

D'autre part on annonce, de source privée, et cette information n'est pas confirmée, que les délégués russes auraient quitté Brest-Litovsk.

LES PROBLÈMES DE L'APRÈS-GUERRE AU SÉNAT

Le ministre du Commerce expose un programme économique interallié.

M. Clémentel, ministre du Commerce, a répondu hier, au Sénat, à une interpellation de M. Perchot sur les projets du gouvernement en vue d'une union économique des nations amies et alliées.

A l'interpellateur comme à M. Tournon qui, soutenant une thèse différente, voudrait que nous reprenions notre liberté vis-à-vis du monde entier et arrivions les mains libres à la discussion de la paix, de manière à pouvoir réclamer des ménagements au point de vue douanier, M. Clémentel affirma la volonté de poursuivre avec les industriels une politique de collaboration.

Il a fait observer que la paix n'était pas faite, dans chaque pays, entre les partisans du libre-échange et ceux de la protection. Pour préparer la solution en toute clarté, a-t-il dit, je travaille avec toutes les associations ; j'ai renforcé et réorganisé le comité consultatif des arts et manufactures ; j'examine toutes les études faites. Un rapport d'ensemble sera présenté. Nous aurons à une base solide pour la discussion du régime à établir. L'œuvre est déjà avancée. Nous poussons à la standardisation : il ne faut pas, par exemple, qu'il y ait des types nombreux de machines dans une même compagnie de chemins de fer.

« Soixante millions d'individus ont été retirés de la production depuis le début de la guerre. Ceux qui restent produisent des objets qui disparaissent dans la bataille. Comme ces objets sont achetés à l'importation quel prix, ils ont attiré la productivité. Il y a une foule de produits pour lesquels on est déjà obligé de se contenter. Qu'arrivera-t-il lorsque les empires centraux se présenteront sur le marché mondial ? Ils achèteront à tous les prix ; ils ont déjà commencé la course aux stocks aux Etats-Unis et même en France. »

« Devant le désert économique créé par la guerre, notre effort doit tendre vers une organisation qui nous assure, par un accord interallié, le minimum de vie qui nous est nécessaire. »

Le ministre du Commerce indiqua les bases de cet accord, établies avec les représentants de l'Angleterre et de l'Italie.

« Nous y avons fait proclamer dans un texte clair et précis, a-t-il dit, l'obligation pour tous les Alliés d'une solidarité complète pour la restauration des pays envahis ; nous avons dit qu'il était nécessaire de refuser aux empires centraux le régime de la nation la plus favorisée, ce qui entraîne la dénonciation de tous les traités. Les Alliés se sont engagés à conserver pour eux leurs matières premières et leurs produits dans un délai à déterminer. »

M. Clémentel reconnut que le président Wilson n'avait pas encore accepté complètement les idées de la Conférence de Paris. « Mais, dit-il, il a compris l'arme redoutable à tirer de la possibilité de refus des matières premières aux ennemis ; quelle que soit la paix, nous serons toujours maîtres de ces matières. »

« L'Allemagne est, plus qu'aucun peuple du monde, tributaire de l'étranger ; avant la guerre, elle importait 9 milliards de francs de matières premières et de produits alimentaires ; au cours actuel, ce serait 18 milliards. Elle doit faire l'effort nécessaire pour que sa caste militaire accepte une paix juste et humaine. »

« Il ne s'agit pas de créer une ligne agressive ; nous avons seulement la prétention de rester les maîtres de notre marché et de réserver nos matières premières pour nous, nos alliés et les neutres nos amis. Si nous fermons nos portes à l'Allemagne, c'est qu'elle l'aura voulu ! »

Le ministre du Commerce fut très applaudi.

Le débat fut clos par le vote, à mains levées, d'un ordre du jour de MM. Perchot et Herriot, invitant le gouvernement à rechercher, par la centralisation des efforts économiques en France et dans l'Entente, le moyen de tirer le meilleur parti de ces ressources convoitées par les Empires centraux pour le rétablissement de leurs industries.

A l'ouverture, MM. Poirson, Perchot et de Las Cases avaient été élus membres du Conseil supérieur de l'Office National des Pupilles de la Nation.

POUR PROTÉGER NOS CHEFS-D'ŒUVRE ON LES CACHE

Des maçons et des charpentiers "mettent en cage" certains monuments.

Que fait-on pour protéger les chefs-d'œuvre qui pourraient être atteints par les bombes des Goths ? Quand on peut les transporter sans trop de risques on les enferme dans des caves profondes qui ne sont pas des oubliettes. Quand on ne peut les détacher du sol on leur bâtit sur place une prison inesthétique et on les met au secret.

Au pied de l'Arc de Triomphe, par exemple, la foule regarde installer un nouvel échafaudage devant le *Départ*, de Rude. On se souvient que le génie de la guerre avait fâcheusement perdu son glaive. On édifie un échafaudage pour le lui restituer. Celui-ci



LE MAÇON DE L'OPÉRA

est parti trop tôt. Le second sert à mettre en place des charpentes solides, travail lent et délicat.

« Nous avons commencé lundi dernier, nous dit un maître charpentier. Sans doute nous aurons fini demain ou après-demain. J'entends pour la charpente. Nous aiderons ensuite les soldats à disposer les sacs qui doivent compléter ce système de protection. Ah ! c'est long ! je ne dis pas, mais vous voyez combien c'est difficile ! Heureusement qu'on ne protège que Rude. On traite en parents pauvres les figures de Renommées de Pradier — un inspecteur a dit devant moi qu'elles manquent de style et de tournure. — Le *Triomphe* de Carot, qui représente Napoléon en chlamyde, et les groupes allégoriques d'Elex, la *Résistance* et la *Paix*, qui sont de l'autre côté, celui qu'on ne regarde pas ! »

On a songé aussi à matelasser une partie de la délicat ornementation et des bas-reliefs de l'Arc de Triomphe du Carrousel « copie de l'Arc de Septime Sévère », que couronnaient autrefois les fameux chevaux de bronze de Saint-Marcel, restitués à Venise. La charpente se complète là de voliges amenées à pied d'œuvre par des charpentiers, surpris d'évoluer dans un décor qu'ils regardent pour la première fois.

Combien de Parisiens ont ainsi découvert leur capitale au lendemain du jour où ils l'ont sentie menacée !

Au jardin du Luxembourg, on répare la Fontaine Médicis. On la protégera après. Pour la Fontaine des Nations, le gardien a reçu l'ordre « de laisser exécuter les travaux ». Enlèvera-t-on une partie de l'œuvre de Carpeaux ? Mettra-t-on le tout sous un abri de fortune ? Ce fonctionnaire n'en sait rien.

Peut-être aurions-nous pu prendre en haut lieu des renseignements plus précis ; mais aux Beaux-Arts, à la direction des Musées nationaux, au ministère de l'Instruction publique, nous n'avons guère rencontré que des garçons de bureau, moins informés que notre maître charpentier, et notre gardien de jardin public. Ceux qui sont chargés de veiller sur nos chefs-d'œuvre étaient sur les chantiers ou dans les galeries des musées. C'est pour les reconnaître que nous nous sommes mis en route.

Sur les marches de l'Opéra, un maçon nous a donné, devant le groupe de la *Danse*, de Carpeaux, notre dernière interview : « J'ai commencé tout seul ce petit travail. Ça n'allait pas vite. On m'a envoyé ensuite un petit commis. Nous n'en avons plus pour longtemps. Juste ce qu'il faut pour amener le mur à la hauteur du socle. On complètera la cuirasse avec des sacs que la main-d'œuvre militaire est en train de remplir de mûchefer dans les sous-sols de l'Opéra. On en a commandé quatre mille. Il faut bien une quinzaine de jours pour les achever. »

La aussi on a laissé à l'air libre le *Drame*, de Falguères, le *Chant*, l'*Idylle*, la *Canzone*, la *Musique*, la *Poésie lyrique*, etc... pour entourer de plus de soin l'œuvre vivante de Carpeaux. — R. V.

M. René Besnard blessé à la chasse

Au cours d'une partie de chasse chez M. Zédé, M. René Besnard, ancien ministre, a été, nous dit-on, victime d'un accident causé par un chasseur maladroit qui lui aurait envoyé une chevrotine. Heureusement, la blessure occasionnée a été légère, et M. René Besnard n'a pas été forcé d'interrompre ses occupations.

Vittel-Grande Source

contre-poison de l'acide urique

LE "TIP" remplace le Beurre

Avo. Pellerin, 82, r. Rambuteau (2^e 10 le 1/2 kg.)

NEUF TÉMOINS ONT DÉFILÉ HIER A LA BARRE DU 3^e CONSEIL DE GUERRE

Après la déposition du baryton M. Sottolana, eut lieu une émouvante confession de M. et M^{me} Panon. M. Charles Humbert a été entendu sur l'acquisition du "Journal".

Balzac, s'il avait assisté à la quatrième audience du conseil de guerre, serait sorti du Palais de Justice si profondément ému, si violemment bouleversé, qu'il aurait écrit, comme cela lui arrivait, à travers les rues de Paris, sans rien entendre, sans rien voir, le cœur et le cerveau enfiévrés par les scènes entrevues, car son génie ne créa point situations plus pathétiques, plus extraordinaires.

Ce que l'auteur de la *Comédie humaine* cherchait dans cette foire d'honte, vaniteuse, qu'est le monde : c'est le sublime, car il y croyait. Eh bien ! il l'aurait rencontré hier, au procès Bolo. Seulement, comment l'expliquer, le faire sentir, à ceux qui n'étaient pas là ?

Essayons-le : le président ayant appelé M. Panon, l'on vit entrer un homme triste et digne, qui semblait par sa tenue correcte plus un militaire qu'un artiste. Ce nouveau venu aurait bondi sur Bolo, tendu vers lui ses poings serrés, crié sa colère et sa vengeance que toute la salle eût applaudi. Il n'en fut rien. Le témoin se contenta d'énumérer, d'une voix sourde, ses malheurs et ses hontes. Son bourreau était là, sur le banc d'infamie, et c'était lui, la victime, qui montrait le plus d'acablement. En l'écouter, le nœud, qui avait abandonné son monocle, se lissait nonchalamment la moustache avec le bout d'un crayon. Et Panon raconta sa vie misérable : Bolo lui avait volé son argent et sa femme ; il lui avait volé dans la suite sa dignité d'homme, en lui faisant endosser sa propre condamnation ; il lui avait proposé l'achat de son âme, et Panon l'avait vendue. Tout cela fut avoué sans éclat de voix, comme si quelque fatalité épouvantable avait arrangé les lambeaux de ce lamentable destin. Le récit pouvait

être ignoble : il fut noble et douloureux comme la vie même du supplicié. Et l'on crut que jamais notre sentiment de pitié, de commisération pût être dépassé.

C'est que nous comprenons sans l'apparition de Mme Panon, la jolie amoureuse d'autrefois, la petite mariée enjôlée par le beau commis et qui partit pour l'Espagne, extasiée et frémissante. Mme Panon revenait : elle allait revoir Bolo, la passion et la damnation de sa vie. La porte de la cour d'assises fut entrouverte, et dans la salle s'insinua, au bras d'un sergent de pompier, une vieille femme, tâtouante et titubante. On l'amena jusqu'à la barre, elle s'accouda et fit à son tour, avec un accent poignant, le récit de ses fautes, de son martyre et de sa longue rédemption. Dieu, sa mère et son mari lui avaient pardonné. — car elle s'était remariée avec M. Panon, le meilleur, le plus généreux des hommes. Sa confession si simple, si sincère, arracha des larmes.

Quand elle eut terminé, le président lui demanda :

« Reconnaissez-vous l'accusé ? »

Alors Mme Panon répondit :

« Je ne vois plus, je suis aveugle. »

Le vilain drôle n'eut pas un élan, pas un cri.

La scène était si dramatique, si étrangement émouvante que Mme Panon disparut nous y pensions encore. La vision me poursuivait, et pendant tout le temps que M. Charles Humbert tint la barre, se débattant, gesticulant, luttant contre le commissaire du gouvernement, avec des tirades, des gestes de réunion publique, je continuais de penser à l'ancienne amoureuse qui se retrouvait, après trente ans, devant celui qui fut la joie, la saveur et la honte de sa vie — et qui ne pouvait pas le voir.

Jean VIGNAUD

UNE AUDIENCE MOUEMENTÉE

Les membres du conseil de guerre ont entendu, hier, les dépositions de neuf nouveaux témoins.

Le premier appelé à la barre est le docteur Roubinovitch qui déclare que l'activité professionnelle dont il fait preuve Porchère jusqu'au jour de son arrestation s'élève contre l'hypothèse de tout affaiblissement de l'esprit.

Puis, M. Fougère, qui, avant la guerre, était consul de France à Lausanne, et qui occupe actuellement le même poste à Bologne, vient reconnaître l'authenticité de deux documents versés au dossier. Il s'agit de la preuve qu'une somme de 720.000 francs a été versée à Abbas-Hilmi par la Dresdner Bank ; et d'une lettre d'Abbas-Hilmi à l'empereur François-Joseph, lettre qui se termine par cette phrase : « Je prie Dieu d'accorder la victoire à la grande cause pour laquelle nous combattons tous fidèlement. »

« Il a peut-être écrit la même chose à M. Poincaré, fait observer M^{re} Albert Salle. »

M. Henri Bauer, l'un des directeurs de la banque Périer, donne quelques renseignements sur les opérations financières faites par Bolo depuis 1914. Ces opérations se résument d'ailleurs à deux : l'affaire de la banque de Cuba, et le virement de fonds fait par la banque Morgan. M. Bauer affirme que Bolo n'avait pas de dépôt à la banque Périer. L'argent ne fit qu'y passer.

« Vous connaissiez Pavestadt ? demande M^{re} Albert Salle. Le prenez-vous pour un Allemand ou pour un Tchéque ? »

« Au début de la guerre, il m'écrivit : « Quelle horrible guerre ! Vous connaissez mes sentiments pour la France. » Pavestadt est Allemand d'origine. Aussi ne lui ai-je pas répondu. »

La déposition de M. Sottolana

Mais voici M. Sottolana, artiste lyrique. M. Sottolana avait fait la connaissance de Cavallini chez la comtesse Ricci.

Il l'y rencontra plusieurs fois. Mais au début de la guerre la comtesse et Cavallini quittèrent Paris. C'est quatre mois après que ce dernier revint, invita M. Sottolana à déjeuner et lui demanda de lui servir d'intermédiaire postal. On sait avec quelle fidélité il s'acquitta de cette mission. Il reconnaît avoir remis des lettres à MM. Paul Comby, Loustolot et à Mme Caillaux.

C'est en 1915 qu'il fut mêlé à l'affaire du million et il donne à ce sujet des précisions fort intéressantes : l'achat par Cavallini de la valise destinée à recevoir le million ; le marchandage de cette valise sur laquelle il obtint un rabais de 10 francs ; la question qu'il posa à M. Sottolana : « Est-ce qu'un million pourra tenir dans cette valise ? » ; la réponse du témoin : « Je n'ai jamais vu un million » ; enfin, le récit très détaillé du transfert de l'argent depuis le Crédit Lyonnais jusqu'à la place Maubert, au coin de la rue de Phalsbourg.

« Constatez, me dit Cavallini, qu'il y a dans cette valise un million, et que dans quelques minutes elle sera vide. En effet, il revint une demi-heure après. Lorsque je l'aperçus il s'entretenait avec Bolo. Il me rejoignit dans le taxi et il déposa au Grand Hôtel la fameuse valise. Elle était bien vide, Cavallini voulait même inscrire sur la toile intérieure la phrase suivante : « O valise ! toi qui as hébergé deux millions, maintenant, tu es vide ! »

Le témoin dépose, en effet, qu'entre les liasses de billets remis à Cavallini, au Crédit Lyonnais, la valise contenait une quantité d'autres billets de volume à peu près égal.

Une discussion s'engagea, à ce sujet, entre l'accusation et Bolo. Le commissaire du gouvernement cherche à préciser exactement la somme que Bolo toucha de Cavallini. Puis, subitement, il pose à l'accusé la question suivante :

« Pourquoi, pendant six mois, avez-vous juré sur l'honneur que vous n'aviez pas vu Cavallini depuis le début de la guerre ? Bolo, décontenancé, avoue n'avoir pas dit la vérité. »

Mais on appelle à la barre M. Julien Alexandre. C'est le chauffeur aux millions. Ainsi que le fait observer le lieutenant Morin, c'est lui qui eut la bonne fortune de transporter non seulement Cavallini et ses

millions mais encore la précieuse valise destinée à Lenoir.

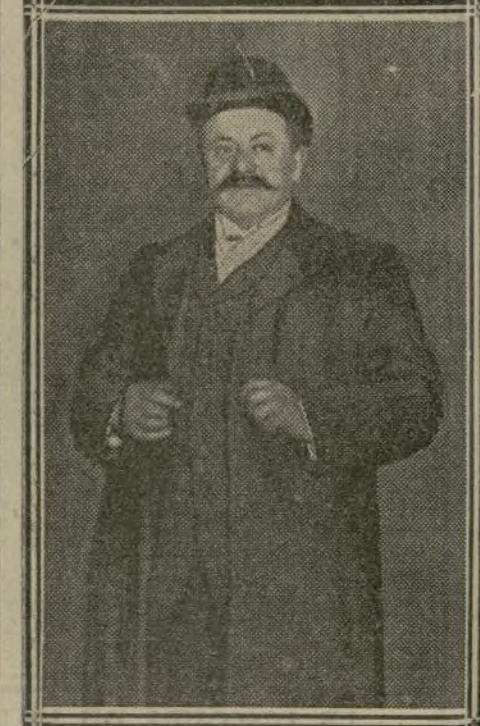
M. Julien Alexandre décrit avec force détails l'itinéraire qu'il suivit un jour qu'il transporta deux voyageurs jusqu'à la rue de Phalsbourg.

Le cavalier Champou, mobilisé au 1^{er} régiment de cuirassiers, vient dire ce qu'il constata au Palace Hotel où il était employé comme valet de chambre. Il y vit comme client Sadiq pacha, qui habitait la chambre 125, où il recevait la visite de Mme Marie Lafargue. Un jour il remarqua qu'au retour d'un voyage de Sadiq pacha il y avait sur ses malles des étiquettes-réclame d'un grand hôtel de Berlin. Puis, sur la cheminée de son appartement, il vit la photographie de Sadiq pacha en uniforme de uhlan, à côté de celle du kaiser.

M. Panon à la barre

La déposition qui va suivre va donner à l'audience un caractère plus impressionnant. C'est M. Charles Panon, artiste peintre, qui vient exposer dans quelles conditions il fut amené à rendre à Bolo les services qu'il lui demanda.

« Bolo, dit-il, m'ayant fait perdre plus de cent mille francs dans une affaire, je lui



LE CHAUFFEUR JULIEN ALEXANDRE

demandai des explications. Au lieu de m'en fournir il leva le pied en emmenant avec lui ma femme.

« Je portai plainte et contre Bolo et contre ma femme ; mais, par amitié pour la mère de Bolo et pour ma belle-mère, je retirai bientôt cette plainte. »

« Les années se passèrent sans que j'entendisse parler de rien. En 1904, je me réconciliai avec ma femme, et c'est seulement en 1911 que je trouvai Bolo dans le vestibule du Grand-Hôtel. Il vint à moi, souriant : « Oubliions le passé, me dit-il. »

LA SOCIÉTÉ

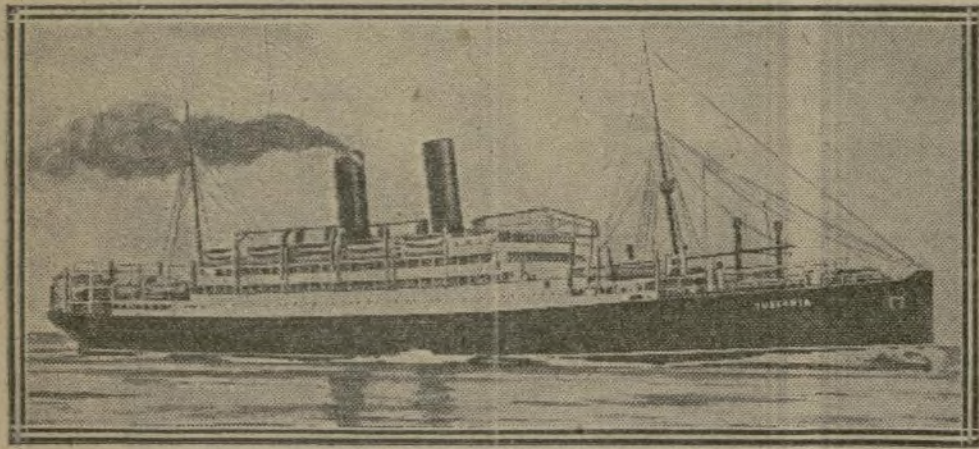
NESTLÉ

16, Rue du Parc-Royal, PARIS (2^e Arr.)

à le plaisir d'informer sa nombreuse Clientèle qu'elle est actuellement en mesure d'assurer toutes les commandes raisonnables en Lait Concentré, à condition que celles-ci soient composées de lait sucré et non sucré.

UN PAQUEBOT ANGLAIS TORPILLÉ

A bord se trouvaient 2.397 personnes, dont des soldats américains ; 2.187 ont été sauvées.



LE TRANSATLANTIQUE "TUSCANIA", DE L' "ANCHOR LINE"

LONDRES, 7 février. — L'Amirauté annonce que le paquebot *Tuscania*, de l'*Anchor Line*, a été torpillé dans la nuit du 5 février, au large de la côte d'Irlande. Le *Tuscania* transportait des troupes américaines.

Il y avait à bord, tant équipage que passagers, 2.397 personnes. On sait jusqu'ici que, sur ce nombre, 2.187 personnes

ont été sauvées, se répartissant ainsi :

Troupes américaines : 76 officiers et 1.935 soldats ;

Equipage : 46 officiers et 125 hommes ; Plus trois passagers et 32 autres personnes non autrement désignées.

Ces chiffres ne sont encore qu'approximatifs.

Le *Tuscania*, navire de 14.348 tonnes, avait été construit à Glasgow, en 1914.

SITUATIONS

Brochure envoyée franco PIGIER, 63, rue de Rivoli, Paris

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATINNOUVEAU RAID AUTRICHIEN
SUR TRÉVISE ET MESTRELes bombes ennemies ont causé
peu de victimes.

ROME, 7 février. — Officiel. — Calvisano, au sud-est de Brescia, Bassano et, de nouveau, Trévise et Mestre ont été l'objet, hier matin, à la première heure, d'attaques aériennes avec lancement de bombes qui ont causé peu de victimes et des dégâts insignifiants.

Un de nos dirigeables s'est porté la nuit dernière sur le champ d'aviation ennemi de San-Giacomo di Veglia, au sud-est de Vittorio, et l'a bombardé avec une tonne de projectiles.

Les appareils ennemis abattus par nos aviateurs et ceux des alliés, au cours de combats aériens qui ont eu lieu du 26 janvier au 6 courant, sont au nombre de cinquante-six.

Comment fut torpillé
le «Tuscania»

LONDRES, 7 février. — Le «Tuscania» faisait partie d'un convoi dont tous les autres bâtiments sont indemnes. Aucun avertissement ne fut donné ; aucun sous-marin ne fut aperçu, mais à la brume la torpille atteignit le bâtiment en plein flanc. Presque immédiatement après une autre torpille passa sous l'arrière.

Le «Tuscania» donna immédiatement de la bande, ce qui empêcha certains canots d'être mis à la mer. De nombreux hommes durent sauter à l'eau.

Le «Tuscania» flotta pendant plus de trois heures puis coula. Un certain nombre de

Une déclaration
de M. Malvy

Interrogé hier après-midi dans les couloirs de la Chambre sur les incidents survenus la veille, à l'audience du troisième conseil de guerre pendant la déposition de M. France, commissaire de la Sûreté générale, au cours du procès Bolo, M. Malvy, ancien ministre de l'Intérieur, s'est exprimé en ces termes au sujet de l'enquête de la Sûreté générale :

« J'aurais demandé à témoigner sur ces incidents si mon intervention n'avait pu paraître comme un oubli du respect que je dois à la haute juridiction devant laquelle je comparais en ce moment.

« Je m'expliquerais, le moment venu, devant elle, sur toutes les questions qui me seront posées et je réfuterai toutes les légendes déjà créées ou à naître.

« Mais si la polémique ne m'est pas permise, je crois nécessaire d'affirmer tout de suite, en laissant de côté cette nouvelle légende du tutoiement, que j'ai transmis de ma propre main le dossier de la Sûreté générale au ministère de la Guerre, le 5 février 1917, le jour même où le gouvernement décidait de saisir la justice militaire en même temps que le président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, transmettait le dossier de son ministère.

« Depuis cette date, je n'ai jamais eu connaissance d'un dossier ou même d'une pièce se rattachant à cette affaire, et je ne suis intervenu en rien.

Une lettre de M. Du Mesnil

M. Du Mesnil, directeur du «Rappel», nous écrit que Bolo a souscrit, le 17 avril 1915, à la Société des journaux professionnels et politiques (propriétaire du «Rappel»), 1.500 actions de 100 francs sur 8.000, et qu'il lui a escompté une traite de 20.000 francs acceptée par un débiteur commercial de ladite Société.

M. Du Mesnil ajoute : « Personnellement, je n'ai reçu aucune somme de Bolo. »

Les affaires en cours

Le lieutenant Jousset a entendu, hier matin, le baron de Fongères, consul de France à Lausanne, qui a fourni des renseignements sur l'inculpé Hanau.

Le capitaine Bouchardon entendit l'après-midi, au sujet de l'affaire Caillaux, un officier dont le nom est tenu secret.

L'affaire des carbures

Le public est de plus en plus clairsemé pour ce procès pourtant intéressant.

C'est le défilé des témoins qui continue, un peu monotone : MM. Violand, Eugène Guérin, Dony Perouse, Lenoël, Paul Jorat. L'affaire avance lentement.

LES NÉGOCIATIONS DE BREST-LITOVSK
LES DÉLÉGUÉS RUSSES ONT REFUSÉ
DE SIGNER LA PAIX SÉPARÉENéanmoins les Austro-Allemands hésitent encore
à rompre les pourparlers.

LONDRES, 7 février. — On télégraphie de Petrograd :

« Les délégués russes à la conférence de Brest-Litovsk ont télégraphié à l'Institut Smolny que les Austro-Allemands demandent la signature immédiate d'une paix séparée. Les délégués russes, à l'unanimité, ont refusé catégoriquement de souscrire à cette demande.

« Malgré ce refus, les Allemands n'ont pas rompu et les négociations continuent. » (Radio.)

Les commissaires du peuple adressent un ultimatum à l'Angleterre

LONDRES, 7 février. — On télégraphie de Petrograd que les commissaires du peuple ont adressé un ultimatum à l'ambassade d'Angleterre à Petrograd, demandant la reconnaissance par le gouvernement britannique de M. Litvinov comme représentant du gouvernement russe à Londres.

Les commissaires font savoir qu'en cas de refus de la part du gouvernement anglais des mesures rigoureuses seront prises envers les sujets britanniques. (Radio.)

L'Allemagne et la Russie auraient, en 1907, conclu un traité au sujet des îles d'Aaland ?

STOCKHOLM, 7 février. — Le correspondant du «Politiken» dit avoir interviewé M. Trotsky, qui aurait fait la déclaration surprenante qu'un traité secret aurait été conclu en 1907 à Petrograd entre la Russie et l'Allemagne dans lequel les Allemands reconnaissent le droit à la Russie de fortifier les îles d'Aaland.

L'Académie française
et le maréchal Joffre

Les membres de l'Académie française étaient venus en nombre à la séance d'hier, séance au cours de laquelle on devait, selon l'usage, « présenter les titres » du candidat au fauteuil de Jules Claretie.

Mais le candidat au fauteuil de Jules Claretie est M. le maréchal Joffre. Les titres du vainqueur de la Marne aux suffrages de l'Académie ? Etait-il utile, même décent, de les présenter ? L'Académie ne l'a pas pensé. Aussi a-t-elle décidé de passer outre à cette formalité, et non seulement pour le maréchal, mais définitivement pour les candidats aux autres élections. Il n'y aura donc plus, désormais, de « présentations de titres » à l'Académie française. On revient ainsi à la tradition de l'ancienne Académie.

L'Académie a, d'autre part, fixé au 25 avril les élections aux fauteuils de Henry Roujon, Jules Lemaitre et Albert de Mun ; au 16 mai les élections aux fauteuils de Mézières, Paul Hervieu et Francis Charmes.

Lecture a été donnée de lettres de nouveaux candidats : MM. André Beaunier, Georges d'Espèrès, Emile Fabre et Robert de Fiers se présentent au fauteuil du marquis de Ségur ; M. Adolphe Aderer se présente à la fois à ce dernier fauteuil et à celui du marquis de Vogüé ; M. Pierre Vèber, au fauteuil du marquis de Vogüé.

Enfin M. Charles Benoist retire sa candidature au fauteuil de Francis Charmes et la reporte au fauteuil d'Emile Faguet, et M. Léopold Lacour retire purement et simplement sa candidature au fauteuil de Paul Hervieu, parce que, écrit-il, M. François de Curel se présente pour ce fauteuil et que, dès lors, il croit de son devoir envers M. François de Curel et envers Paul Hervieu, de son devoir aussi envers lui-même de battre en retraite.

Hindenburg et Ludendorff
en Belgique

LONDRES, 7 février. — On mande d'Amsterdam, 6 février, au «Daily Chronicle» : « Hindenburg et Ludendorff se sont transportés au quartier général en Belgique, à proximité de Bruxelles. »

LES COMMUNISTIQUES OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Activité des deux artilleries particulièrement vive sur le front au nord de l'Aisne, dans la région Chavignon-Pargny-Filain, sur la rive droite de la Meuse dans le secteur Samogneux-cote 344 et sur l'Hartmannsvillerkopf.

Des détachements ennemis, qui tentaient d'aborder nos petits postes au nord-est de Bray-en-Laonnois et dans la région du bois Mortier, ont été repoussés.

En Champagne, nous avons exécuté avec succès un coup de main sur les tranchées ennemies à l'est du Téton.

En Alsace, après une violente préparation d'artillerie, les Allemands ont tenté, sans résultat, de pénétrer en deux points dans nos lignes au Bannholz.

AVIATION. — Au cours de la matinée d'hier, un appareil ennemi a été abattu par le tir de notre artillerie antiaérienne.

23 HEURES. — Nous avons repoussé, au lever du jour, une tentative ennemie sur un de nos petits postes dans la région au nord de Craonne.

A la suite du bombardement signalé ce matin, tant sur la rive droite de la Meuse qu'en Alsace, les Allemands ont exécuté à l'est de Samogneux, ainsi qu'à la corne nord du bois des Fosses et sur nos lignes au sud de l'Hartmannsvillerkopf, trois coups de main que nous avons repoussés, infligeant des pertes à l'ennemi et lui prenant du matériel.

Front britannique

13 HEURES. — Un coup de main, exécuté avec succès par des troupes de Liverpool, la nuit dernière, à l'est d'Armentières, leur a permis de ramener un certain nombre de prisonniers et une mitrailleuse, en ne subissant que des pertes légères.

Quelque activité de l'artillerie allemande au sud-ouest de Cambrai et au sud de Lens.

22 HEURES. — De bonne heure, ce matin, les troupes anglaises ont exécuté un raid sur un poste allemand au sud-est de Quéant et ont tué ou capturé une partie de la garnison.

Un détachement ennemi qui tentait d'aborder nos lignes à l'ouest de La Bassée a été rejeté.

Activité de l'artillerie ennemie aux environs de Le Verguier (nord-ouest de Saint-Quentin) et à l'est de Monchy-le-Preux.

AVIATION. — La brume et des nuages bas ont entravé les opérations de la matinée du 6. Mais le temps s'est amélioré au cours de la journée. Nos pilotes ont exécuté plusieurs reconnaissances pour régler le tir de l'artillerie sur les batteries allemandes. Ils ont jeté plus d'une tonne de projectiles sur divers objectifs en arrière des lignes allemandes. Deux avions ennemis ont été abattus en combats aériens. Deux des nôtres ne sont pas rentrés.

Front italien

Du Stelvio à la mer, tirs modérés d'artillerie. Quelques actions entre patrouilles depuis l'Adige à la Brenta et quelques combats aériens au cours desquels les aviateurs anglais ont abattu un avion ennemi.

Front de Macédoine

(6 février). — Dans les environs de Sokol, l'infanterie serbe a repoussé une reconnaissance ennemie.

Activité d'artillerie au nord de Monastir.

Les avions alliés ont bombardé avec succès les camps ennemis dans la vallée du Vardar.

Deux avions ennemis ont été abattus, l'un par notre artillerie, l'autre en combat aérien.

LA CHAMBRE A REPRIS HIER
LA DISCUSSION DES LOYERSLes treize premiers articles du projet
ont été votés.

Le problème des loyers recevra-t-il une solution à temps pour éviter, en avril, un quinzième moratorium ? La chose est certes possible, mais elle n'est pas absolument certaine.

Hier, pour la troisième fois, la Chambre a recommencé l'examen des dispositions que lui soumettait sa commission. Deux fois, on s'en souvient, elle avait voté un texte que le Sénat lui renvoyait modifié. Cette fois, un accord entre les deux Assemblées paraît probable.

M. Nail, garde des Sceaux, soutenait la discussion au banc du gouvernement. Au banc de la commission, M. Emile Bender avait remplacé M. Edouard Ignace, qui, devenu sous-secrétaire d'Etat, n'avait pu s'empêcher de venir « voir comment ça tournait... »

Et ça tourne assez vite, en effet. En une séance, la Chambre adopta les dispositions du titre premier, relatives aux dispositions, et l'article 13 qui accorde, pour la durée de la guerre et les six mois qui suivront, des réductions pouvant aller à titre exceptionnel jusqu'à l'exonération totale au locataire non mobilisé qui justifiera avoir été privé, par suite de la guerre, soit des avantages d'utilité ou d'usage de la chose louée, soit d'une notable partie des ressources sur lesquelles il pouvait compter pour faire face au paiement du loyer.

Le locataire mobilisé sera dispensé de cette justification ; il appartiendra au propriétaire d'établir que sa mobilisation lui a laissé les moyens d'acquiescer tout ou partie des loyers échus. Dans tous les cas, la commission arbitrale devra tenir compte de l'ensemble des revenus du locataire.

Léopold BLOND.

LA GUERRE
PAR LES FINANCES

Les Munitions du Trésor

Soyons certains que les offensives pacifistes de l'ennemi, dont les propositions de Brest-Litovsk ont révélé la duplicité, voient néanmoins une profonde angoisse et démontrent le grandissant avantage qu'après l'héroïsme de nos armées notre résistance nous assure.

Continuons donc avec le même patriotisme empressément notre collaboration volontaire à l'effort du pays et participons à l'action qui s'impose à tous, en transformant les économies dont nous pouvons disposer en achats de Bons de la Défense Nationale.

Ces Bons sont de 100 fr., 500 fr., 1.000 fr. et au-dessus. Ils rapportent 5 0/0 à l'échéance de 6 mois ou un an et 4 0/0 à l'échéance de 3 mois. L'intérêt exempt d'impôts est payable d'avance. C'est pourquoi en achetant un Bon de 100 fr. l'acheteur n'a à verser que 95 fr. si le Bon est à échéance d'un an ; 97,50 s'il est à échéance de 6 mois et 99 fr. s'il est remboursable dans 3 mois. La différence constitue le profit du placement.

Chantiers Navals Français

Parmi les entreprises qui méritent à un point de vue patriotique d'être encouragées et soutenues, les industries de transport, et particulièrement celles de transports maritimes, sont considérées par les économistes les plus distingués comme tenant la toute première place.

En effet, le navire est l'instrument nécessaire, indispensable, de la plupart des échanges commerciaux avec l'étranger.

Si nous voulons éviter de payer chaque année à des constructeurs ou armateurs étrangers, des centaines de millions de francs pour nos transports maritimes, il nous faut de toute nécessité accroître et améliorer notre marine marchande, suivant des méthodes rationnelles et des principes de progrès soigneusement étudiés par des personnalités compétentes et pourvues des moyens pratiques de réaliser en grand leurs conceptions.

C'est dans ce but que s'est constituée la Société « Chantiers Navals Français », fondée en octobre dernier, sous le patronage de grosses Sociétés industrielles françaises, telles que les Acieries de France, les Etablissements Lefebvre et Co, la Société des Moteurs Châleassière, la Compagnie d'Entreprises Hydrauliques et de Travaux Publics et la Société des Grands Travaux de Marseille.

La Société « Chantiers Navals Français » a décidé récemment de porter son capital à 30 millions de francs. Les 36.000 actions de 500 francs représentant cette augmentation de capital seront mises en souscription publique à la Banque de Paris et des Pays-Bas, le 15 courant. La souscription sera close le même jour.

Assurance populaire contre les «Gothas»

Pour vingt francs, prime unique, la Compagnie française « Lloyd de France » (capital 10 millions) verse immédiatement, en cas de mort causée par un bombardement aérien, un capital de dix mille francs aux ayants droit d'un assuré non mobilisé ou en sursis d'appel.

Etant donné le nombre considérable de demandes et de renseignements parvenus 62, rue de Richelieu, le « Lloyd de France » annonce qu'en dehors de ses bureaux sa police populaire de dix mille francs pour une prime de vingt francs sera également remise à ceux qui se présenteront pour la retirer :

1° Aux guichets de la « Société Centrale des Banques de Province », 41, rue Cambon.

2° Aux guichets de ses succursales :

32, rue de Bretagne ;

2, rue de la Tour ;

18, rue Pierre-Lescot ;

30, avenue des Champs-Élysées.

Cette police peut être souscrite par toute personne, étant entendu que chaque assuré ne pourra être titulaire que d'une seule police.

De plus, le « Lloyd de France » tient des polices à la disposition des industriels, commerçants et patrons usines de guerre ou non qui jugeront équitable d'enlever à leurs ouvriers et employés, pour une somme minime, tout souci dans leur travail.

« Il m'expliqua alors ce qu'il était advenu de lui, me parla de ses hautes relations et me fit part d'un gros ennui qu'il avait. Bref, il me dicta et me fit signer un papier dans lequel je me reconnaissais coupable de m'être servi de son nom pour commettre une escroquerie. Il me donna pour ce service une somme de 2.000 francs, que dans le moment je crus devoir accepter.

« Enfin, en mars 1917, il me demanda si je voulais aller en Amérique où il avait la plus grande partie de sa fortune. « Un clan de gens qui me sont hostiles, me dit-il, fait courir le bruit que mon argent est d'origine allemande. Va à la banque Amsinck ; tu y verras Pavenstedt et tu lui demanderas le relevé de mon compte de mai 1914 à février 1916. Tu m'enverras aussitôt un télégramme ainsi libellé. » En même temps il m'en remettait le texte.

« Je partis donc pour New-York. Bolo m'avait versé une somme de 10.000 francs. J'allai chez Amsinck, je vis M. Pavenstedt, mais il me fut répondu : « Ce que demande M. Bolo est absolument impossible. » Et M. Pavenstedt me conseilla de ne pas écrire à Bolo, de ne pas lui télégraphier et de rompre totalement avec lui. J'écoutai ses conseils.

M. Panon dit ensuite le préjudice énorme que lui a causé cette intervention malheureuse.

Mais Bolo se lève à son banc. Il se fait repenir, reconnaît avoir eu vis-à-vis de M. Panon des torts excessifs ; puis, changeant brusquement d'attitude, il se fait accusateur.

« M. Panon m'a trahi, dit-il. Des témoins viendront dire, tout à l'heure, ce qu'il a reçu de Pavenstedt pour prix de sa trahison.

Après une suspension d'audience de quinze minutes, M. Panon vient déposer à son tour. Oh ! la triste chose que la description faite, par la malheureuse victime, du calvaire qu'elle fut contrainte de gravir. Elle n'oublie rien, et, bien qu'elle soit atteinte de cécité, il semble, lorsqu'elle parle, tant elle tremble encore de frayeur, que se déroulent devant elle les scènes qu'elle dépeint : son départ pour l'Espagne en compagnie de Bolo ; sa place de caissière dans une brasserie ; la vente de ses bijoux pour venir en aide à Bolo ; le retour à Paris ; ses espoirs alors qu'elle habitait rue Bonaparte ; ses déceptions, sa maladie, son abandon.

On entend M. Charles Humbert

Mais, d'une voix forte, le président ordonne d'introduire M. Charles Humbert, sénateur.

« J'ai connu Bolo, déclare-t-il, à la fin de juillet 1915. Il me fut présenté par M. Du Mesnil, directeur du «Rappel», qui accompagnait MM. Bauer et Marchal, de la banque Périer. Bolo venait m'exprimer le désir qu'il avait de mettre de l'argent dans le «Journal». MM. Bauer et Marchal me mirent au courant des sommes dont pouvait disposer Bolo, qui, entre autres valeurs, possédait un gros paquet de Rio Tinto.

« Je répondis que la démarche était inutile, attendu que le «Journal» avait été acheté par M. Lenoir. »

Le témoin fait alors un exposé très complet des tractations auxquelles donna lieu de premier achat du «Journal».

On sait que M. Charles Humbert se sépara de MM. Lenoir et Desouches. Après cet exposé, le témoin poursuit :

« En janvier 1916, je revis Bolo. Je savais qu'il avait de hautes relations. Il me proposa à nouveau de s'intéresser au «Journal». J'acceptai. Il fut convenu entre Bolo et moi, par contrat, qu'il n'aurait rien à voir dans la direction. Entre temps, j'avais eu des renseignements sur son compte par le président Monier.

M. Charles Humbert explique ensuite comment Bolo, parlant pour l'Amérique, fut autorisé à s'occuper de l'achat de papier pour le «Journal».

« En février 1917, Bolo est inculpé. Je me rends immédiatement chez le capitaine instructeur pour faire ma déposition.

« Sur ces entrefaites, M. Mouton part pour la Suisse. Je lui conseille de s'occuper de Lenoir. Quand il revient il me dit qu'il s'est occupé de Bolo. »

Et, faisant allusion à la déposition faite la veille par M. Mouton, le témoin s'écrit :

« Jamais je n'ai été mis au courant de la note de M. Casella. Jamais Mouton ne m'en a parlé. Je le jure.

Une longue discussion s'engage alors entre le commissaire du gouvernement et M. Ch. Humbert, tant au point de vue de l'argent Lenoir que de l'argent Bolo.

« Je vous jure, affirme M. Ch. Humbert, que jamais je n'ai su que l'argent Lenoir était de l'argent allemand. Jamais je n'ai connu le contrat Schœller.

Et, s'en prenant au lieutenant Mornet, il ajoute :

« Suis-je ici comme témoin ou comme accusé ? Depuis cinq mois qu'on me traîne dans la boue, mieux vaudrait peut-être pour moi être au banc des accusés. Du moins, j'aurais le droit de me défendre.

M. Moro-Giafferi, avocat de M. Ch. Humbert, veut intervenir. Le président lui interdit de parler.

La déposition du témoin prend fin sur le récit qu'il fait de son voyage en Espagne, en compagnie de Bolo, et des entretiens qu'il eut, à Saint-Sébastien, avec le comte de Romanones et S. M. le roi Alphonse XIII.

Aujourd'hui, le conseil entendra d'autres témoins. — E. CHABANIER.

Blessés,
Anémiques



retrouvent

SANTÉ, VIGUEUR, FORCES
par l'emploi du

VIN de VIAL

au Quina, Viande
et Lacto-Phosphate de Chaux

Son heureuse composition en fait le plus puissant des fortifiants et le meilleur des toniques qu'il faut employer toutes personnes débilitées et affaiblies par les angoisses et les souffrances de l'heure présente.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

UN FILM ORIGINAL

PAR

MAURICE VAUCAIRE

« Si vous voulez entendre de la bonne musique, allez au « Cinéma des Alliés ! » lisait-on sur de nombreuses bandes roses placardées, un peu partout, dans le dix-septième arrondissement.

Mme veuve Leclerc, pianiste diplômée et propriétaire dudit cinéma, avait eu l'idée, depuis la mort récente de M. Leclerc, de transformer la partie mélodique de ses programmes. Elle avait tant souffert du choix des morceaux imposés par le croque-notes de l'établissement, qui prétendait ne taper que des morceaux adorés du public ! D'ailleurs, les appropriés admirablement à la situation. S'il s'agissait d'une histoire où figuraient des étudiants à larges fesses, il enchâssait la Bohème ; les scènes d'amour appelaient invariablement le solo de violoncelle de Werther, et les effets de mer palpitait toujours avec la Vague, de Métra.

Le surlendemain de l'enterrement de M. Leclerc, après un jour de relâche, la veuve changeait tout cela. Elle congédiait le pianiste, et s'asseyait, en longs voiles de crêpe, au tabouret musical.

Ce fut alors un délice, un vrai régal artistique. Beethoven, notamment, le musicien préféré de Mme veuve Leclerc, connus des collaborateurs qu'il n'eût jamais soupçonnés. Il souligna Rigadin, s'adaptait aux évolutions des Frères corses, soupirait avec une midinette incarnée par Mistinguett !

Certain soir que Mme veuve Leclerc interprétait la sonate dite du Clair de Lune, durant un drame du Far-West, alors que la sublime phrase bien connue des mélomanes volait d'un large coup d'aile dans la salle, un voyou cria :

— Mince de valse !
Une gigolette réclama les Papillons, célèbre complainte des cours. La directrice-virtuose crut naïvement qu'il s'agissait des Papillons de Schumann ; elle exécuta immédiatement le brillant morceau de concert. Le public, emballé par les traits vertigineux qui électrisaient le clavier, hurla d'admiration.

Quelqu'un était dans la salle !
Où que l'on soit, où que l'on aille, il se trouve toujours, à deux pas de vous, un homme extraordinaire, rêveur ou observateur, venu par caprice ou profession. Ce soir-là, un certain Evariste Robinet, poète domicilié dans le quartier, occupait un modeste fauteuil au Cinéma des Alliés, et se délassait de ses travaux devant l'écran ; il avait éprouvé une vraie joie à offrir cette musique de grand style.

Après le spectacle, il se présenta à la patronne :

— Evariste Robinet, poète.
— Donnez-nous un beau film, monsieur... Sortez-nous de toutes ces turpitudes... J'y mettrai la musique qu'il faut !
— J'ai une idée extraordinaire, articulait-il simplement.
— En ce cas, prenez la peine de passer demain ; je serai à mon bureau de 4 à 5.

Evariste Robinet nota le rendez-vous sur sa manchette.

En rentrant chez lui, il rêva. Comme il n'était pas seulement poète, mais aussi préparateur à un laboratoire d'études microscopiques, et qu'il avait aidé souvent des opérateurs cinématographiques à tourner des scènes scientifiques, grossies trois ou quatre mille fois, telles que : proménades d'infusoires dans une goutte d'eau, exhibitions d'animalcules ou autres racures d'aquarium, il imagina d'inventer pour ces divers films documentaires de courtes histoires qu'il présenterait poétiquement au public. La Fontaine ne l'avait-il pas fait pour les bêtes de tout format de la création et avec quel succès, même sans le concours de la photo animée ? Précisément, quelques jours auparavant, Robinet avait collaboré à la prise de vue d'un pou de mer et de deux escargots rapportés d'une plage de la Méditerranée par un savant du Muséum ; quoi de plus simple que d'imaginer une fable avec ces trois personnages ? Ça valait bien une scène des bas-fonds parisiens.

Il s'en expliqua avec Mme veuve Leclerc qui comprit tout de suite ; la pianiste diplômée songea aussitôt à la musique de la partition.

— Je jouerai les Jets d'eau, de Ravel, et la Mer, de Debussy.

— Admirable !

Mais Evariste était perplexe d'autre chose :

— Qui fera les frais d'impression de mes vers explicatifs reproduits sur les pellicules ?
— Moi, monsieur... Les tentatives artistiques me trouveront toujours prête aux plus grands sacrifices.

Evariste réintégra son domicile et invoqua la Muse, qui lui dicta des vers exquis.

Le travail de soudure du texte aux images fut confié à une des meilleures monteuses de la maison Saturne et C^{ie}.

Un mois après, on affichait au Cinéma des Alliés : Fables aquatiques, par Robinet-La Fontaine, musique de MM. Debussy et Ravel.

La foule, toujours ivre de nouveauté, accourut. Elle fut récompensée de son empressement. On lut d'abord sur l'écran, en beaux caractères élzéviens : Le Pou de mer et les deux Escargots, fable.

Une projection envoya :

Du palais d'un jeune pou de mer, Dames escargots, avant-hier, S'emparèrent ; c'étaient des rusées ! etc.

MALACEÏNE
POUDRE DE RIZ

INFORMATIONS

— De New-York :
M. Roosevelt est allé à la suite d'une opération qu'il a dû subir.

CITATIONS

— Le sergent Raoul Brunon, blessé mortellement le 23 octobre 1917, avait été cité à l'ordre de la division et à mérite la belle citation suivante : « D'une bravoure au-dessus de tout éloge, entraîné ses grenadiers en avant, atteignant l'objectif de la compagnie qu'il était chargé de couvrir, et malgré des pertes sensibles causées à son détachement par le feu ennemi. Arrivé sur la position, il a repris sa place à sa section, en ralliant les éléments et la faisant s'organiser, se promenant debout sous un violent feu d'artillerie et de mitrailleuses. Est tombé mortellement blessé dans l'accomplissement de son devoir, frappé d'une balle à la tête. »

NAISSANCES

— Mme Charles de Cheselles, femme du lieutenant, a donné le jour à un fils : Jacques.
— La baronne Christian de La Fargue, femme de l'adjudant pilote aviateur, a donné le jour à une fille appelée : Christiane.

MARIAGES

— Hier a été béni, en la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Pierre de Chaillot, le mariage du lieutenant René Collas de Chateauperron, fils du colonel de Chateauperron, officier de la Légion d'honneur, et de Mme, née de Barante, avec Mlle Madeleine Bardac, fille de M. Joseph Bardac.

Les témoins du marié étaient : M. Tassin de Montaigu, son oncle, et la comtesse de Ribains, sa tante ; ceux de la mariée : le général Abouneau, et M. Sigismond Bardac, son oncle.

— Dans l'intimité a été célébré au Caire, le 26 janvier, le mariage de Mlle Yvonne Dejean, fille de M. Dejean, notre distingué ministre au Caire, et de Mme, née Evangelino, avec le général de brigade Roland V. Clarke, D. S. O., fils de feu M. Stephenson Clarke.

— Nous apprenons les fiançailles de M. Albert Ganeval, capitaine de chasseurs à pied, décoré de la croix de guerre, fils du général, tué glorieusement à Salonique, le 7 juillet 1915, et de Mme Ganeval, avec Mlle Chantal d'Elloy, fille du vicomte et de la vicomtesse d'Elloy et petite-fille du général d'Elloy, décédé.

— On annonce le prochain mariage de M. Georges Collard, fils du comte Collard, décédé, et de la comtesse, née de Baudreuil, avec Mlle Yvonne de La Villéon, fille du comte Emmanuel de La Villéon, et de la comtesse, née de Baudreuil.

— Mlle Georgette Meynial, fille du colonel, officier de la Légion d'honneur, commandant le 88^e R. A. L. T., et de Mme, née Cocteau, est fiancée à M. Louis Quennouille, lieutenant au 23^e régiment d'artillerie, décoré de la croix de guerre, fils de M. Quennouille, décédé, et de Mme, née Pellechet.

DEUILS

— Dimanche, en l'église Notre-Dame, aura lieu, à 11 heures, sous la présidence de S. Em. le cardinal Amette, un service à la mémoire des employés de commerce tombés au champ d'honneur, organisé par l'Union catholique des employés de nouveautés. Sermon par Mgr Henry, vicaire général de Verdun.

Nous apprenons la mort :
De M. Armand Sibien, architecte honoraire de la Ville de Paris, expert près les tribunaux, père de M. Maurice Sibien, prisonnier de guerre, et de M. Pierre Sibien, architecte, glorieusement tué à l'ennemi ;
De M. Chauvel, directeur du Popolo romano ;
De Mlle Elisabeth Chénneau, vice-présidente de l'œuvre de Notre-Dame de l'Usine et de l'Atelier, infirmière bénévole à l'hôpital auxiliaire n° 17, de la Société de Secours aux blessés militaires, qui a succombé à Angers, à cinquante-quatre ans. Dès les premiers jours de la guerre, elle fut une des plus dévouées organisatrices de toutes les institutions chrétiennes et philanthropiques de cette région ;
De la jeune Liliane Petiet, âgée de deux ans, fille du capitaine et de la baronne Robert Petiet.

BIENFAISANCE

— La Croix-Rouge américaine, par l'intermédiaire de miss Grace Harter, a fait parvenir à la comtesse Edouard de Warren, présidente de la Maison de rééducation professionnelle, 140, avenue des Champs-Élysées, un chèque de 20.236 francs destiné à couvrir les frais d'une session du cours de commerce et de comptabilité.

— Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

A LA SCABIEUSE, 8, rue Salomon-de-Gaus (Square des Arts-et-Métiers). Tél. : Arch. 11-34. Modèles élégants. Deuil à domicile. Prix modérés.

LA LIQUEUR BÉNÉDICTINE

rappele que ses bouteilles en bon état et exemptes de mauvais goût sont reprises à Paris et en province par les principaux négociants en liquides et épiciers et en outre dans les agences de la Société Benedictine : Paris, 70, Bd Haussmann ; Marseille, 42, rue de la République ; Bordeaux, 108, cours de Verdun.

DENTS à points libre, sans douleur, Bridge-Work et Couronnes posées sans DOULEUR par MAXIME DRESSER, l'inventeur du Somnol, Système Incomparable. — Brochure gratis et fr. 72, Boul. Haussmann, 72 (face la Printemps).

LE NOUVEAU DENTIFRICE

DENTIX
Agréable au goût et d'un pouvoir bactéricide puissant. DONNE AUX DENTS une blancheur remarquable. EN VENTE PARTOUT. Le Grand tube 11.50. ORDS-LABORATOIRES SELMA 20, rue DROBERT-CLICHY (Seine).

Demandez de notre part la Jolie Brochure illustrée contenant quantité de conseils sur LES SOINS DE TOILETTE adressés gratuitement A TOUTES NOS LECTRICES par les PRÉPARATIONS HÉRA 81-83, rue de Chezy, à NEUILLY (Seine)

MON vieil ami Marius est professeur de mathématiques dans un lycée de la rive gauche, et son domicile est situé à peu de distance de là. C'est une calme et confortable maison qui fut construite au commencement du siècle dernier, dans la plus tranquille des rues de Paris. On n'y trouve ni ascenseur ni téléphone. Mais les plafonds sont hauts, la cage de l'escalier est d'un beau dessin, et les quatre ou cinq ménages de rentiers et d'universitaires qui occupent l'immeuble depuis très longtemps s'y croient pour toujours à l'abri des vicissitudes parisiennes.

Une bombe est tombée, la semaine dernière, sur cette maison. Pas de victimes, heureusement ; mais des dégâts aux étages supérieurs. Le projectile a crevé le toit, mis en morceaux une mansarde vide, démolit un piano et une bibliothèque en traversant deux plafonds, et puis est allé s'enfoncer, sans éclater, dans la terre du petit jardin d'à côté.

J'avais couru chez mon ami Marius dès le lendemain. Son appartement (second étage) était intact. Mais il venait de sortir pour aller rassurer de vieux parents, et nous ne nous sommes vus qu'avant-hier. Devant la maison, quelques badauds, un sergent de ville, des ouvriers occupés à poser un échafaudage ; et chez Marius une réunion, assez nombreuse, d'amis qui prenaient le thé. On causait avec animation. Et chacun donnait son avis sur le choix de la place où l'on a le plus de chances, en cas de bombardement, de n'être point touché. Le professeur était souriant, et comme je le complimentais sur sa bonne humeur :

— Je n'y ai aucun mérite, dit-il, et cette bonne humeur est la preuve d'un égoïsme dont j'ai honte... Que voulez-vous ? Etant mathématicien, j'ai réfléchi, dès que cette bombe fut tombée sur ma maison, que si mes chances de n'être point bombardé étaient considérables déjà en temps ordinaire, elles devenaient, pour l'avenir, tellement énormes que cela équivalait presque à une garantie d'immunité.

Imaginez-vous ce hasard qui, dans une ville de trois millions d'habitants, amènerait, pour la seconde fois, dans un espace de quelques semaines ou de quelques mois, un projectile au point EXACT où un autre est précédemment tombé ? Cela est inconcevable, et le calcul de cette « probabilité » n'est même pas à faire !

Aussi je me considère désormais comme l'un des hommes les plus protégés de Paris ! Et mes amis, que vous voyez ici, le sentent si bien, qu'ils sont résolus à venir se réfugier chez moi, dès que chantera la sirène... Voulez-vous me faire le plaisir d'être des nôtres ? »

SONIA.

Attention !

Il y avait hier matin 7^e degrés au-dessous de zéro à New-York. En même temps, chez nous, le temps devenait aigre comme un jour de mardi-gras, et finissait par se mettre à la pluie.

Ceci est-il une conséquence de cela ?
Et devons-nous nous attendre à ce que le froid de New-York ait sa répercussion chez nous ?

C'est possible, car on dit que ce froid est la conséquence d'une vague qui passe en ce moment sur l'Amérique du Nord. Viendrait-elle chez nous ?

Voilà ce qu'il serait intéressant d'aller demander à un météorologiste. Mais la démarche paraît inutile. Le météorologiste se refuserait à répondre jusqu'à ce que l'événement se fût produit. Alors, il l'expliquerait fort bien. Et si l'événement ne se produisait pas, il en donnerait également des raisons excellentes.

Mais prédire ce qui arrivera de ces deux possibilités ? Jamais de la vie ! Est-ce que vous prenez nos savants météorologistes pour des Mathieu Laensberg ?

Encore une !

Il serait peut-être abusif de proclamer que les Français n'aiment point les décorations. La guerre a été l'occasion pour nous d'en faire fleurir un certain nombre sur les

pectoraux de nos concitoyens, mais quelle discrétion fut la nôtre quand on compare cette floraison à celle qui sévit chez nos ennemis ! Le kaiser emploie ses loisirs — et ils doivent être nombreux si on en juge par les résultats — à créer des décorations inédites.

L'anniversaire de l'établissement de la guerre sous-marine à outrance lui a procu-



(Extrait du « Life »)

ré une occasion de manifester sa tendresse pour la ferblanterie honorifique. Il vient de créer un nouveau signe extérieur de l'honneur. On l'épinglera sur la vareuse des officiers et marins de sous-marins à qui auront opéré trois reconnaissances en mer.

A quand la décoration spéciale — par exemple — pour les aviateurs qui auront atterri trois fois sans casser de bois ?.....

EN LIAISON

Pendant la nuit des « gothas », la population parisienne n'a pas eu peur du tout — en général. Depuis, les journaux et une administration prévoyante ont fait ce qu'ils ont pu, par leurs commentaires interminables et leurs conseils préventifs, pour épouvanter et affoler le public, c'est-à-dire pour produire précisément l'effet recherché par les Boches : et ils y ont en partie réussi. Néanmoins, durant la nuit aux bombes et le lendemain, les personnes qui ont tremblé furent, grâce à Dieu, bien peu nombreuses.

Parmi celles-ci, cependant, se sont trouvées des femmes : mais entendons-nous, je ne dis point des matrones à l'aspect rebutant, ni de ces déconcertantes et aigres sorcières qui n'ont de féminin que le nom ; au contraire, ce furent parfois de belles jeunes femmes, au port élégant, au clair sourire et à la démarche fière, qui ont éprouvé — révérence parler — une frousse à nulle autre pareille : encore un peu, elles eussent pleurniché dans leurs caves, crié le long de l'escalier, et se fussent trouvées mal chez le concierge. Si je vous disais que certaines, et non des moins jolies, sont immédiatement parties pour l'Auvergne ou le Midi ! Si je vous jurais, hélas ! que c'est rigoureusement vrai, que j'en connais — et qu'elles sont bien, ou du moins qu'elles étaient, avant leur venette folle, parmi les plus délicieuses...
— Mais quoi ! me dira-t-on, n'est-il pas naturel qu'une femme ait les nerfs délicats et moins solides que ceux des hommes ? Et si elle a des enfants, ou de vieux parents, ne peut-elle pas, ne doit-elle pas craindre pour ceux-ci et songer à les mettre à l'abri ? Sur-tout en admettant qu'elle ait toutes les facilités pour quitter un lieu menacé, n'agira-t-elle point sagement en cherchant à préserver ses chers petits ? Jugez-vous la France si peuplée que l'on puisse y exposer les enfants au massacre ? Quelle inconscience est la vôtre, en vérité ! Loin d'y perdre en grâce ou en charme, une femme témoinne au contraire sa sensibilité exquise, par certaine invincible faiblesse...
Eh ! oui, voilà qui ne souffre pas la discussion, parbleu ! Mon contradicteur aura bien raison, assurément, évidemment. Pourquoi braver le danger stupide, contre lequel on ne

peut rien ? Et, certes, une jolie femme ne sera pas moins ravissante après avoir perdu momentanément la tête qu'avant. Il n'y a pas lieu de faire du sentiment ou de la poésie quand il pleut des torpilles. Qu'on n'aille pas nous bourrer le crâne avec du romanesque ! N'oublions point qu'il y a la guerre.

Bien sûr. Cela va de soi. Pourtant...

Pourtant une jeune personne était de tous points adorable : esprit, beauté, élégance, elle avait tout, vous dis-je, tout !... Puis les « gothas » sont venus : et nous l'avons vue pâlir, verdoyer, bégayer de terreur. Elle s'est réfugiée, échevelée, en pantoufles et les bas tombant sur les talons, dans le coffre à bois ou l'escalier de service. Dès le lendemain matin, elle s'est sauvée par le premier métro, une valise à la main... Que voulez-vous ! Je ne saurais dire bien juste pourquoi, mais elle n'est plus, et jamais plus elle ne sera tout à fait aussi adorable...
— C'est idiot !
— D'accord. — MARCEL BOULENGER.

Scène conjugale

On affirme qu'il s'est produit une scène très vive au foyer d'un des membres les plus éminents de la commission chargée de dresser la liste des objets désormais qualifiés objets de luxe et taxés comme tels.

L'épouse de cet éminent économiste lui en a dit de belles :

— Ah ! ça, mon pauvre ami, tu n'as donc jamais regardé la note de ton tailleur ? Quoi ! tu appelles objet de luxe un gilet de vingt-cinq francs ! Mais combien donc payes-tu les gilets ? Tu les payais ce prix-là avant la guerre, et pourtant tu n'as jamais posé au petit maître, à l'élégant, au monsieur trop bien habillé. Au contraire, ta négligence m'a souvent fait honte. Heureusement qu'on disait de toi : « C'est un savant. Ils sont si distraits !... » Mais n'importe. Vingt-cinq francs, pour un gilet, aujourd'hui ! Va donc trouver ton tailleur. Il te répondra : « Vous vous en feriez mourir ! »

Et qu'appelles-tu objet de luxe ? Un objet qui n'est pas de nécessité absolue, n'est-ce pas ? Un objet dont on peut se passer. Or, je te défie de trouver un gilet à moins de vingt-cinq francs. Tu entends, je t'en défie. Donc, tu ne peux avoir que des gilets de luxe. Or, comme l'objet de luxe est un objet dont on peut se passer, tu me feras l'amitié désormais de te passer de gilet... et tu seras gentil avec ton ventre, quand tu n'auras plus rien pour le comprimer devant le monde !... »

Madame continua longtemps sur ce ton ; pour la faire taire, l'éminent économiste ne trouva qu'un moyen : lui offrir une ample provision d'objets de luxe pour dames avant que la taxe ne vint les frapper.

Ce jour-là, l'économiste ne fit pas d'économies.

Mot de théâtre

Ceci se passait dans des temps très anciens. Des barbares bombardaient une ville connue pour ses monuments, ses musées, ses théâtres.

Une bombe tomba au beau milieu d'un de ces derniers.

Mais elle ne causa pas de dégâts, et cela pour deux raisons :

La première est qu'il n'y avait plus personne, et la seconde que la bombe n'éclata pas.

Vous savez bien que rien ne réussit dans ce théâtre-là, dit M. Pierre Veber.

LE PONT DES ARTS

Dans une exposition qu'il avait faite de quelques aquarelles de guerre dans une galerie parisienne nous n'avions rien vu de l'imagier G.A. Mossa. Mais il vient d'illustrer d'une façon charmante un livre de M. Dominique Durand : Mon pays. Villages et paysages de la Riviera, pilloresque et savoureux à souhait.

On annonce l'apparition d'un roman fort pathétique et intense de Paul Marguerite : Pour toi, Patrie ! L'auteur y étudie, non sans aptitude, certains milieux de la Côte d'Azur, que de récents scandales ont mis en évidence...

LE VEILLEUR.

CAVE OU GRENIER ?

par Henry Fournier.



— Ici, on est au moins garanti contre la faim et la soif.

Ayuntamiento de Madrid

LA SEMAINE ÉLÉGANTE



LA VOGUE DES GROS PAILLASSONS. — LES CHAPEAUX SONT PEU GARNIS. LE CHAPEAU EN RUBAN ET LE CHAPEAU DE FLEURS. — LE GRAND CHAPEAU PARAÎT DEVOIR OBTENIR QUELQUE SUCCÈS. — LES BORDS S'ALLONGENT DEVANT ET SE RACCOURCISSENT DERRIÈRE. — LE VOILE DE TULLE ILLUSION EST DEVENU TRÈS COMMUN.

C'EST actuellement dans le Midi qu'il faut chercher quelques élégances nouvelles. Les turbans fleuris, très frais, les toquets de gros paillasson, d'un aspect un peu sévère et un peu voyage, sont les chapeaux, m'écrivent-ils, qu'on voit le plus sur la côte d'Azur. Les départs sont nombreux, la visite fort désagréable des avions ennemis invitant les dernières hésitantes à boucler leurs malles. Au Bois, le matin, ici, malgré quelques chapeaux de paille un peu secs, dont le voisinage avec la fourrure n'est pas toujours très réussi, les femmes restent habillées en hiver; on ne voit que de grands vêtements ou de très longues jaquettes, celles-ci même, avec leur garniture de fourrure, ont l'air de manteaux.

Quelques toques de fleurs seyantes et de couleurs un peu chantantes tranchent sur l'ensemble sombre des costumes. Peu de chapeaux nouveaux sont entièrement en paille: c'est, ici, à une toque, un fond de satin tête de nègre que cache presque complètement une haute passe de gros paillasson ou de paille rami; c'est, là, une calotte de paille dépassant à peine un gros bord de velours coulé. Ces premiers chapeaux de printemps sont peu ou point garnis et cependant chez les modistes on voit des rubans travaillés merveilleux et des fleurs

d'une fraîcheur de coloris à faire envie à la nature, et on voit aussi des plumes d'autruche défrisées posées à plat et cachant souvent une grande partie du chapeau et en adoucissant beaucoup les contours. La grande capeline ne sera peut-être pas encore la saison prochaine d'usage courant, mais nous en reverrons certainement pas mal. Certaines d'entre elles, de forme très étudiée, sont courtes derrière, dégageant la nuque, et s'allongent devant, ombrageant de plus en plus les yeux. Les chapeaux restent assez étroits; certains, même, se relèvent hardiment sur le côté, comme on les portait il y a quelques années, découvrant complètement le profil et faisant un peu portrait.

On commence à être fatigué des enroulements de tulle illusion que tous les trotteurs ajoutent à leur bonnichon. Les premiers turbans, dont l'or s'atténue d'un voile de tulle posé à plat tombant sur l'épaule, s'enroulant autour du cou avec un long pan rejeté en arrière, étaient d'une très jolie élégance; mais les deux ou trois mètres de tulle que l'on tortille sur la tête et qu'on noue en papillon sur le chapeau, sur la nuque ou sous le menton sont d'un faux chic achevé et détonnent auprès d'un manteau simplet ou d'un tailleur demi-correct. C'est l'effet recherché, le petit rien inutile qui font que tant de femmes



Manteau de roulière encaissé. Col de tricot bleu drapé. Bande de broderie de laine bleue assortie. Toque de gros paillasson noir. — DOUCEY
Robe de jersey gris. Gilet de duveton noué. Col bordé de duveton. Grosse toque turban à fond de paille, le bord coulé. — CHANEL

Robe de toillaine à correaux noirs et blancs ouverte sur un gilet de satin blanc à boutons de jais. Chapeau de plumes blanches. — DOUCEY

Robe de satin noir. La jupe est bordée dans le bas d'une bande de tricot bleu vif assorti au col châle. Toque de satin doublée de paille. — PREMET

Robe à longue tunique en nattine havane. La tunique est bordée d'une large bande de satin sénégalais. Ceinture et col de satin. — DEUILLET

Sans laisser aux spectateurs le temps de tout lire, comme il est d'usage, le projecteur fit apparaître le pou de mer et les dames escargots. Le pou était perché au haut d'un tas de sable, ses compagnes géométriques gisaient sur un sol caillouteux.

Les yeux du public se dilatèrent. Quel mystère planait sur cet aquarium? Quel spectacle horrible et curieux!... Ah! ce pou démesurément grossi!... Quel pou!...

La suite de la poésie disait:

Le pou avait mis
Le nez à la fenêtre,
Disant: « Que vois-je ici paraître? » etc.

Le temps d'un éclair, et on vit le pou de mer sortir un horrible petit nez noir. Les vers réapparurent:

Mesdames, avez-vous perdu la tête?
Allons, délogez sans trompette,
Ou je vais avertir
Tous les poux du pays! etc.

On commençait à se tordre, c'était roulant, cette histoire-là! Et ça promettait de durer! Voilà-t-il pas que les escargots tenaient un rôle aussi, qu'ils s'aimaient! Ils sortaient chacun la tête; on pouvait constater qu'ils avaient des yeux en amande, aussi doux que ceux des gazelles!... Par un heureux hasard, les mollusques regardèrent le public, inclinant leur long cou, comme s'ils saluaient...

Fait extrêmement rare, un spectateur poussa un bravo retentissant, et deux cents solidaires de mains battirent, enthousiastes.

Le poème continuait:

Les dames dirent que la terre
Était au premier coupant.
Pourquoi ce beau sujet de guerre?

Mais le public ne lisait même plus, il ne pensait qu'à revoir les personnages.

Ainsi que des magots de porcelaine, les dames escargots saluaient sans arrêt, et le pou rira, ayant gagné tout le monde, couvrit les harmonies compliquées des maîtres Debussy et Ravel.

Le texte suivait, inlassablement:

Pour un logis dans lequel
Ce pou n'entre qu'en rampant!

MORALITÉ
A courir à la chasse
Le pou perdit sa place.

Tout à coup, les escargots disparurent dans leur maison de coquillage, le pou avala son vilain petit bout de nez noir et s'arrondit, tel le hérisson.

C'était fini.

Événement unique dans les annales du cinéma, aussi bien en France qu'en Angleterre et qu'aux États-Unis: on bissa le film.

De nouvelles bandes roses sont placardées maintenant à Paris, sur tous les murs de tous les arrondissements: « Si vous voulez entendre de la bonne musique et voir un vrai pou en chair et en os, courez au « Cinéma des Alliés! »

Maurice VAUCAIRE.

LES THÉÂTRES

"DEBURAU" AU VAUDEVILLE

Le Vaudeville donne cet après-midi la générale de *Deburau*, 4 actes et un prologue de M. Sacha Guitry.

L'auteur de *Jeon de la Fontaine* a adopté la forme du vers libre pour présenter au public un sujet qui lui est cher. Lui-même incarnera le mime célèbre des *Funambules*, père des Pierrots mélancoliques et lunaires, et fils direct du Gilles de Watteau.

En souquenille blanche et en mince serrette noir paraîtront Gaspard et Charles Deburau, qui furent l'un après l'autre rois de la pantomime, et l'orchestre des *Funambules* recréera l'atmosphère dans laquelle ils vécurent leur jeu intense et muet.

Imitons les dans ce mutisme, ayant promis pour le reste d'être discret, et indiquons ici simplement que la distribution comprend avec M. Sacha Guitry: Mlle Yvonne Printemps, MM. Félix Galipaux, Janvier, Baron fils, Barral, Gildès, Louvigny et Mmes Rosine Maurel, Jeanne Fusier, Alys Delonde, Marguerite Favrel, etc. — R. V.

Opéra. — La réunion au programme des noms de l'illustre chanteur italien Battistini, de Mmes Croiza et Raymonde Vécart et de MM. Albert Lambert fils, César Thomson et Walter M. Rummel, avec l'orchestre de l'Opéra, sous la direction du maestro Vigna, ne pouvait manquer d'assurer le succès de la matinée annoncée pour dimanche prochain, 10 février, au bénéfice de l'Œuvre du soldat blessé ou malade.

Dès l'ouverture de la location, la plupart des loges et des fauteuils ont été enlevés, et tout fait prévoir une salle comble pour cette matinée, la seule à laquelle les fervents du « bel canto » pourront applaudir le grand Battistini.

— Demain soir, à la représentation de *Thais*, M. Lestellé, que le public parisien n'avait plus eu depuis quelque temps l'occasion d'applaudir, donnera la réplique à Mlle Martine Chénal, si admirable de voix et de style ainsi que de beauté pathétique dans la nouvelle mise en scène de la célèbre Méditation.

Femina. — On y va applaudir la revue *Chut!* pour l'intérêt, l'esprit, l'originalité des scènes; les costumes merveilleux, le talent et la beauté des artistes Jane Marnac, Girier, Y. Reynolds et Aimé Simon Girard.

Réjane. — Ce soir, à 8 h. 1/2, la toujours triomphante *13^e Chaise*, avec tous les créateurs, Mme Réjane en tête.

Ba-Ta-Clan. — Les représentations de la grande revue *C'est ça!* se poursuivent devant des salles archicomblées et des spectateurs enchantés.

L'ART FÉMININ

Un véritable gala artistique se prépare pour les amateurs d'art moderne.

Mme Pangon, créatrice du *Balck Français*, ouvrira le 12 février, 64, rue La-Boétie, une merveilleuse Galerie où seront exposés les plus beaux spécimens de Balcks: Bibelots, dessous de table, déshabillés, moquette, tout est réuni pour attirer la femme élégante et raffinée.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. Spectacle de 2 h. à 11 h.

AUJOURD'HUI

EN MATINÉE ET SOIRÉE

A L'OLYMPIA

THE SEVEN SPADES

LAFFAIRE DE L'AMERICAN BAR

FAUTEUILS depuis 1 franc

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

MAURIT DHERVILLY et NORMAND

Olympia (Centr. 44-68). 2 h. 30 et 8 h. 30, spectacle de music-hall (20 numéros), *L'Affaire de l'American Bar* (sketch).

Casino de Paris, 8 h. 30, Gaby Deslys, Harry Pileur, Boucot, Rose Amy, Pretty Myrtal, Magnard dans la revue.

Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, *C'est ça!* revue.

Nouveau-Cirque, 8 h. 30, les soirs; matinée jeudi, samedi et dimanche.

CINÉMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 15, la Nouvelle Mission de Judex (4^e épisode). Loo, 4, c. Forest, 11 à 12 et 15 à 17 h. T. Marc. 16-73.

Electric Palace, 5, Bd des Italiens, *L'Attaque de l'Express*; *Planée de sa femme*, com. (4^e épisode de Judex).

COURS ET CONFÉRENCES

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

A l'Université des Annales

LES DESSOUS A LA MODE

Les dessous sont certainement ce qui s'est le plus nettement modifié dans la toilette féminine depuis le début de la guerre. Les tissus de fil étant sinon introuvables du moins très coûteux, les voiles de coton et les robes de Chine les ont remplacés en bien des cas. Le blanchissage devenant difficile le nombre de pièces a diminué et les femmes sont très peu vêtues sous leur robe. Beaucoup d'entre elles portent directement sur la peau une ceinture-mailliot qui remplace le corset et empêche les formes de s'empêtrer tout en gardant une extrême souplesse. La Ceinture-Mailliot du Docteur Claran est certainement la meilleure de toutes. Tissée en un tissu élastique indéformable, sans blanchage, ni pailles, ni boucles, elle moule le corps et elle soutient aussi parfaitement les organes dans tous les cas d'affection abdominale. Demandez la Plaque Illustrée sur la Ceinture-Mailliot du Docteur Claran, à M. C. A. Claverie, spécialiste breveté, 234, Faubourg Saint-Martin (angle de la rue Lafayette), elle vous sera envoyée gratuitement. (Métro Louis-Bianco). Applications tous les jours, de 9 heures à 7 heures.



en un tissu élastique indéformable, sans blanchage, ni pailles, ni boucles, elle moule le corps et elle soutient aussi parfaitement les organes dans tous les cas d'affection abdominale. Demandez la Plaque Illustrée sur la Ceinture-Mailliot du Docteur Claran, à M. C. A. Claverie, spécialiste breveté, 234, Faubourg Saint-Martin (angle de la rue Lafayette), elle vous sera envoyée gratuitement. (Métro Louis-Bianco). Applications tous les jours, de 9 heures à 7 heures.

deux conducteurs de camions automobiles
S'adresser à la Papeterie de la Seine, avenue de la République, à Nanterre.

Bourse de Paris, 7 Février 1918

VALEURS Cours précédent Cours du jour VALEURS Cours précédent Cours du jour

PARQUET

5 1/2 (non lib.) 87 55 87 60

5 1/2 (lib.) 87 55 87 60

3 1/2 (non lib.) 70 75 71 10

3 1/2 (lib.) 70 75 71 10

3 1/2 (non lib.) 70 75 71 10

3 1/2 (lib.) 70 75 71 10

3 1/2 (non lib.) 70 75 71 10

3 1/2 (lib.) 70 75 71 10

3 1/2 (non lib.) 70 75 71 10

3 1/2 (lib.) 70 75 71 10

3 1/2 (non lib.) 70 75 71 10

3 1/2 (lib.) 70 75 71 10

3 1/2 (non lib.) 70 75 71 10

3 1/2 (lib.) 70 75 71 10

3 1/2 (non lib.) 70 75 71 10

3 1/2 (lib.) 70 75 71 10

3 1/2 (non lib.) 70 75 71 10

3 1/2 (lib.) 70 75 71 10

Collection
de guerre
::unique::**LE MIROIR****EXCELSIOR****LA SCIENCE** Magazine
ET LA VIE scientifique**UN MATCH SENSATIONNEL DE FOOTBALL AU PARC DES PRINCES**

L'“AS” MAURICE BOYAU



L'ÉQUIPE MILITAIRE DE FOOTBALL



L'ÉQUIPE DE L'ASSOCIATION SPORTIVE FRANÇAISE



LE LIEUTENANT GAMBLIN

Le match de football disputé hier au Parc des Princes présentait, en dehors de l'attrait sportif d'une belle réunion, l'intérêt sensationnel de grouper, dans la vaillante équipe militaire, l'“as” Boyau et le lieutenant Gamblin, tous deux en permission du front.

On voit, ici, leurs curieuses silhouettes, mi-militaires, mi-sportives, les jambes nues, à l'écoissaise, et les vareuses où brillent les décorations. L'équipe militaire, composée de presque tous les internationaux de football mobilisés, a battu l'Association par 5 à 0.

**LES CAFÉS GILBERT**ont un arôme exquis, délicieux, divin, qui
charme le palais le plus délicat.

Comtesse de N...

**LES CAFÉS GILBERT**

sont très forts, très nerveux, très corsés.

Ils remontent et remettent d'aplomb.

Le Vieux Marcheur.

**LES CAFÉS GILBERT**

font un café au lait moelleux et velouté,

excellent pour les vieilles gens.

Bonne Maman.

**LES CAFÉS GILBERT**

Le matin, bien chauds, avec un peu de crème,

ça fait la pige à la soupe.

Toto.

GROS pour PARIS : 77, Rue Rochecouart. -- Pour province et banlieue : Usines CAFÉS GILBERT à Poitiers

Pilules Galton

contre l'OBÉSITÉ, à base d'extraits végétaux.

Réduction des Hanches, du Ventre, des Baloues, etc., sans danger pour la santé.
PRINCE NOUVEAU — CURE ÉCONOMIQUE, DONNANT LES MEILLEURS RÉSULTATS.
Le flacon avec instructions 5,50 f. (naturel), 6,00 f. (double). Double fl. 11,50 f. (naturel), 11,00 f. J. RATIÉ, ph^{ie} 45, rue de l'Écliquier, PARIS**SAVON “Le Pliant”**Pour Prix et Conditions écrire
SAVONNERIE PROVENÇALE — MARSEILLE, St-JUST.
Nota. — La Maison n'expédie que contre remboursement**GOUTTES
DES COLONIES****DE CHANDRON**

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
DIARRHÉE, DYSENTERIE,
VOMISSEMENTS, CHOLÉRIQUEPUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTINDANS TOUTES LES PHARMACIES
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.**VOIES URINAIRES**

Maladies de la PEAU

Prostate, Avarie, Impuissance.

Écoulements, Rétrécissements.

Filaments, Métrite, Périé, Écrouelles.

Démangeaisons, Gale, Dartres, etc.

Consultez les Docteurs. Spécialistes de

l'INSTITUT MILTO.

Grande Clinique universi-

tément connue pour la sé-

rieurité de ses traitements

et la modicité de ses prix

7 et 9, Cité Milton

p. r. des Martyrs Paris (9)

606 (la ligne pho^{to} 914)

Ouvert 5 h. jours de 9 h à 10 h

Traitements p^{er} corre^{po}nd.

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

VENTE DE MEUBLES150 salles à manger, salons, chambres, bureaux,
appareils d'éclairage, literie, etc., et nombreux
meubles de toutes sortes A SOLDER provenant
de réalisation de mobiliers mis au

GARDE-MEUBLES JANIAUD JEUNE

61, rue Rochecouart, PARIS

BRIDGE Les parties et collect. Prof. Lowell, 16, r.

LA-BYRON (9^e) rec. dim. merc. et vend. 3 à 5

LE TRAVAIL Revue Mensuelle des Travaux manuels et

d'agrément et des moyens d'en tirer plaisir

Bien-être et profit. Un N^o spécimen, 14 pages

Illustrées 12.000 lignes d'idées pratiques et

instructives franco 1 fr. en mandat ou timbres à

TIRER PARTI QUIGNON, éditeur, 16, rue Alph.-Daudet, Paris (14)

Coke et grèsillon. Ecrire Verdie, 35, rue Capre

FORTUNE! pour mondaine. Innovation deve

révolutionner le monde féminin. Entrepr

agréable. Gros bénéf. immédiats sans risqu

Il faut disposer capitaux. Association offe

avec toutes garanties. Boite 17. Bureau

Grème EPILATOIRE Rosée

L'ÉPILIA du D^r SHERLOCK

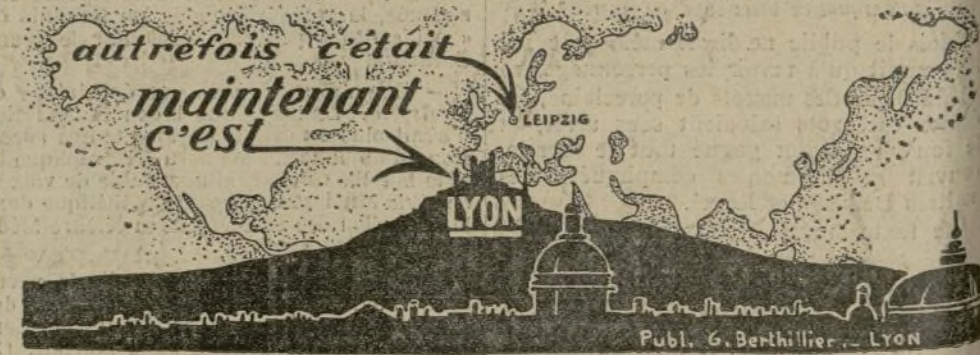
SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DELICATS

Une seule application détruit en quelq. min

POILS et DUVETS du visage ou du

corps. Rend la peau blanche et veloutée.

Flacon : 5/50 (mandat ou timbres). Envoi dir.

S. POTEVIN, 2, Pl. du Thé^â Français, ParisLa participation des Industries de l'Automobile et des Sports
en général à la **FOIRE DE LYON 1918** est considérableLa Foire de Lyon a lieu du 1^{er} au 15 Mars410 MILLIONS D'AFFAIRES EN 1917
AVEC 2.614 MAISONS PARTICIPANTESPour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat de la Foire, Hôtel de Ville, Lyo
ou à M. DEPAS, délégué officiel pour Paris et la région parisienne, 19, boulevard
Strasbourg, Paris. — Téléphone : Nord 28-52, 28-53.

Publ. G. Berthillier... LYON

ANDRÉ CITROËN

INGÉNIEUR CONSTRUCTEUR - 139 QUAI DE JAVEL PARIS

**ACIER A COUPE RAPIDE****AC DOUBLE CHEVRON** LIVRAISON IMMÉDIATE